

MONOGRAPHIES D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE

LES ÉQUIDÉS

DANS LE MONDE MÉDITERRANÉEN ANTIQUE

Actes du colloque organisé par l'École française d'Athènes,
le Centre Camille Jullian, et l'UMR 5140 du CNRS

Athènes, 26-28 Novembre 2003

Édités par Armelle GARDEISEN

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique (UMR 5140 et UMR 6573)
et de l'École française d'Athènes.

PUBLICATION DE L'UMR 5140 DU CNRS
« Archéologie des sociétés méditerranéennes : milieux, territoires, civilisations »

ÉDITION DE L'ASSOCIATION POUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'ARCHÉOLOGIE EN LANGUEDOC-ROUSSILLON
LATTES
2005

L'utilisation du cheval dans le «Far West» méditerranéen

Bilan des recherches et étude de cas

Le problème de l'apparition de la cavalerie en Ibérie (1)

Fernando QUESADA SANZ

1. ÉTUDE SUR LES ÉQUIDÉS À L'ÂGE DU FER DANS LA PÉNINSULE IBÉRIQUE: BILAN DES RECHERCHES

L'étude scientifique de la Péninsule ibérique préromaine commença au début du XX^e s., de façon timide et peu systématique. Dès cette première phase, les données connues témoignaient de l'importance qu'avaient eue les équidés, et en particulier les chevaux, pour les habitants ibériques des différentes régions péninsulaires. Les représentations sculptées, les ex-votos de bronze, les images des monnaies..., étaient tous des éléments qui complétaient et confirmaient les abondantes références provenant des sources littéraires d'époque classique que les spécialistes connaissaient depuis plusieurs siècles. Dès 1900, José Ramón Mélida publiait un travail (2) qui comparait l'information archéologique et iconographique avec l'information de Strabon et d'autres auteurs classiques, pour défendre la théorie de l'existence d'un culte indigène aux Dioscures. Ce texte présentait ce qui allait devenir un problème constant de la recherche durant tout le XX^e s. : la combinaison d'éléments propres au milieu ibérique avec d'autres typiques de la Meseta centrale, et celle d'éléments d'époque pré-romaine avec d'autres d'époque romaine. Pendant les premières décennies du XX^e s. les différents travaux ont propagé l'idée générale, maintenue jusqu'à aujourd'hui, que «*The Iberians were excellent horsemen and renowned breeders of horses. Their cavalry was mobile and efficient, and its dash is frequently mentioned in history*» (3).

Parallèlement, les travaux de J.M. Blázquez ont été centrés pendant les années cinquante sur l'analyse iconographique, l'étude des aspects religieux et rituels de l'utilisation des équidés ibériques, et la comparaison avec d'autres cultures du milieu méditerranéen et celtique (4). Enfin, une troisième ligne de travail a concerné l'étude des objets archéologiques associés aux équidés : l'étude des *realia* doit ses plus grands progrès aux travaux de E. Cuadrado (5).

À partir du début des années soixante, les publications portant spécifiquement sur des sujets équin, tant sur le plan typologique que d'un point de vue plus large, se sont faites plus rares. Apparemment, les problèmes associés aux harnachements ibériques avaient été résolus grâce aux travaux du Marquis de Cerralbo et aux recherches ultérieures de J. Cabré et de sa fille E. Cabré à Cogotas, La Osera et autres gisements, confirmés par les analyses typologico-iconographiques de E. Cuadrado, qui n'ont pas été remis en cause par les travaux

postérieurs (6). De même, toutes les questions et options possibles sur la signification religieuse de la divinité ibérique associée aux chevaux semblaient être posées dans une discussion que reflétait le grand débat de la Protohistoire espagnole du siècle (celtisme, méditerranéisme, ibérisme) ; bien qu'il n'y eût pas de réponses définitives à ces questions, il ne semblait pas que, sans de nouveaux éléments, on ait pu progresser dans les recherches.

Ce n'est qu'à partir du milieu des années quatre-vingt et du début des années quatre-vingt-dix que, dans le cadre d'une réévaluation globale des éléments connus et d'un renouveau méthodologique, sont apparues les faiblesses d'une recherche qui était restée stationnaire pendant plusieurs décennies. Bien qu'aient été publiés des travaux sur les harnachements de cheval et autres éléments de char (7), sur de nouveaux reliefs et des sculptures (8), et même si sont repris d'anciens thèmes (avec des visions obsolètes) sur la vie religieuse et les chevaux (9), c'est à partir de 1995 que s'est produit un véritable renouveau des recherches. La dernière analyse traditionnelle, qui résume tout ce qui précède et prépare le terrain à des études ultérieures, est probablement celle de Ruiz Mata, combinée à celle de Riquelme (10) du point de vue archéozoologique. Parmi les «nouveaux paramètres», on distingue plus particulièrement la différenciation nécessaire entre régions et périodes, et une plus grande importance donnée à l'analyse iconographique. Sans tous les citer, nous mentionnerons les travaux de Martín Almagro-Gorbea sur l'iconographie monétaire (11), sur les fibules celtibériques «de caballito», et autres objets associés (12). Concernant l'analyse sociale et religieuse à partir de l'iconographie, nous citerons principalement les travaux de J. Blázquez ou M. C. Marín Ceballos (13), ainsi que d'autres qui utilisent de nouvelles approches méthodologiques (14), en plus des études plus larges de Salinas et Sánchez Moreno, concernant la Meseta (15) et d'autres qui commencent à reconsidérer l'étude typologique des harnachements (16).

2. UN PROJET SYSTÉMATIQUE SUR LES ÉQUIDÉS À L'ÂGE DE FER EN IBÉRIE

La réalisation d'un projet multidisciplinaire de recherche à long terme sur les équidés à l'âge du Fer en Ibérie s'insère dans le contexte du milieu des années quatre-vingt-dix. À partir de l'état de la recherche décrit dans les pages antérieures, nous avons décidé d'aborder à moyenne et longue échéance une révision globale de la question, en partant du constat que

l'on était arrivé à une certaine stagnation méthodologique, qu'il manquait des *corpora* et des typologies de mors ou d'éperons, et des catalogues iconographiques exhaustifs.

Dans une première phase, on a procédé à l'étude analytique des données concernant le rôle joué par les équidés dans la culture ibérique au sens strict du terme (c'est-à-dire les zones côtières du versant méditerranéen, du Sud-Est et de l'Andalousie). A été mise en marche une série ambitieuse de bases de données informatisées qui ont répertorié de la manière la plus systématique et complète possible l'information, en la regroupant par catégories. Toutefois, au fur à mesure du développement de la recherche, nous avons dû élargir notre perspective. Dans trois cas au moins (harnachement de cheval, sources littéraires et études archéozoologiques), il était indispensable de prendre en compte les données du milieu celte et indo-européen péninsulaire. Par exemple, la quantité de harnachements de cheval conservés dans des musées ou des collections privées, et en particulier dans les réserves anciennes du Musée Archéologique National, a imposé la nécessité de procéder à une étude typologique conjointe des mors de cheval ibériques et celtes (on n'avait jamais réalisé un catalogue et encore moins une analyse typologique détaillée des harnachements de l'âge du Fer). De même, compte tenu de la nature de l'information, il était indispensable de réaliser un catalogue unifié des sources littéraires. C'est ainsi que des sous-projets associés ont permis de procéder à l'inventaire (avec adjonction d'une documentation graphique complète) des harnachements de cheval conservés dans les musées et les collections de la Communauté de Madrid et la Communauté d'Andalousie.

La quantité considérable de matériel prise en compte a été traitée méthodiquement grâce au «Système de Gestion Documentaire *Equus*» (SGDE), rassemblant sept banques de données qui cataloguent de manière systématique toute l'information, y compris celle de l'ensemble de la Meseta. Ces banques de données contiennent les fichiers *Iconographie*, *Harnachement de cheval*, *Monnaie*, *Faune*, *Sources Littéraires*, *Bibliographie*, et un système complémentaire d'accès à partir d'un module qui les met en relation entre eux, provenant d'un système d'information géographique (SIG) qui permet d'accéder à l'information à partir de la localisation géographique des centaines de gisements considérés. Ainsi, une première phase de notre projet de recherche peut être qualifiée d'analytique et comprend actuellement la documentation la plus complète possible sur les équidés à l'âge du Fer en Ibérie, dans la Meseta et l'Extrémadure (seul en est exclu le versant atlantique de la Péninsule ibérique), en fonction des catégories citées plus haut. Sous ces deux aspects, l'analyse informatique de ce projet est terminée, tandis que le catalogage et la documentation suivent leur cours, étant donné le flux constant de nouvelles découvertes réalisées par les divers spécialistes intégrés dans le projet ou associés au projet pour des thèmes concrets. Jusqu'à ce jour, un certain nombre de travaux concernant cet aspect ont déjà été publiés (17).

Parallèlement, une seconde ligne de travail s'est concentrée sur la diffusion des objectifs et des résultats de nos travaux. Le moyen choisi a été la création d'un ensemble de pages web, constamment révisées et augmentées. Actuellement, on peut accéder à un large module consacré au cheval dans la Culture Ibérique ; un autre module, complémentaire, porte sur le cheval en territoire celtique européen, indispensable pour intégrer notre étude à un ensemble de références méditerranéennes ; un troisième enfin concerne la relation entre les armes (et harnachements équestres) et les aspects rituels dans l'Ibérie préromaine (18).

En troisième lieu, nous continuons de publier d'autres études spécifiques concernant particulièrement des points plus précis mais d'intérêt général pour le monde méditerranéen. On a tout d'abord commencé par la présentation d'une monographie qui contient des études concrètes et synthétiques (iconographie du cheval, signification du cavalier dans les monnaies, l'archéofaune, le thème des ferrures, les sources littéraires, etc) (19), ainsi que par de nombreux travaux concernant les harnachements et les éperons de l'époque orientalisante et de l'âge du Fer (20), les sculptures de chevaux en pierre, en terre-cuite ou en céramique (21) ainsi que d'autres aspects plus généraux (22).

3. LE PROBLEME DES ORIGINES DE LA CAVALERIE EN IBÉRIE

Un aspect particulièrement intéressant pour la compréhension des cultures péninsulaires de l'âge de Fer, qui dépasse le milieu militaire et qui affecte l'ensemble du tissu social, est celui de l'existence d'une véritable cavalerie comme arme différenciée, en parallèle avec l'infanterie de ligne («lourde») ou l'infanterie légère. C'est, en plus, un sujet transversal qui permet de mettre en jeu toute la documentation accumulée dans les diverses banques de données mentionnées dans le paragraphe précédent, puisqu'une véritable compréhension du problème exige une analyse combinée de la documentation complète (iconographique, numismatique, littéraire) en même temps que celle des harnais des chevaux eux-mêmes dans leur contexte archéologique. Par conséquent, cette étude de cas offre aussi l'avantage de mettre à l'épreuve notre système SGDE, en permettant de tester les bases de données.

Dès le début des études concernant les cultures préromaines péninsulaires, aucun doute n'a été formulé quant à l'importance du rôle joué par le cheval comme expression visible du statut social des groupes aristocratiques ibériques dont la mentalité était fortement imprégnée d'idéaux guerriers. Il n'est donc pas nécessaire de développer ces deux prémisses que sont l'importance du rôle du cheval et l'*ethos* militaire ibérique, qui ont été traitées abondamment par des recherches récentes (23).

Ce que nous défendons ici, c'est que la conclusion qui habituellement est tirée de ces deux prémisses (à savoir que,

depuis le début, le cheval est un instrument militaire et qu'il a existé une cavalerie ibérique) est en bonne part sans fondement. Il est nécessaire de partir d'une définition précise de ce qu'implique le terme «cavalerie» (24) et de prendre en compte deux facteurs : le cours du temps et les différences géographiques.

Il ne convient pas de définir ici le concept de «cavalerie», mais nous rappellerons au moins qu'un certain nombre d'individus armés et à cheval ne forment pas cavalerie, pas plus que dans le monde antique des individus à cheval, des «chevaliers», ne sont nécessairement des «cavaliers». Ce dernier terme implique un principe d'organisation, l'emploi d'armes ayant une fonction homogène et coordonnée, et surtout une doctrine d'utilisation qui n'est pas nécessairement explicite et ordonnée, mais qui peut être implicite, résultant d'une coutume et d'une utilisation d'une certaine durée. Selon les termes de M.A. Littauer et J.H. Crouwel *«this term [cavalry] may only be properly applied to mounted troops when these are trained to the degree where they can function with precision as a unit — not only advancing on command but changing gaits, turning, deploying and reassembling in their proper positions in the ranks»* (25). Cette définition peut et doit être complétée par des considérations numériques, comme le disait il y a déjà longtemps M. Gordon (26) : *«cavalry consists of a large number of mounted men capable of concerted action»*.

Ainsi, nous croyons que le terme cavalerie implique deux conditions : un nombre suffisant de cavaliers et l'existence de tactiques coordonnées d'un certain type. La présence de quelques cavaliers n'implique pas nécessairement qu'ils agissent en tant que cavalerie. D'autre part, qu'entendons-nous par «nombre suffisant»? La question de «nombre minimum» est délicate et en réalité indéfinissable. Ce n'est pas une question de nombre absolu, pas plus que de pourcentage de cavalerie comparée à l'ensemble de l'armée (27) : cela dépendra des circonstances. Comme règle de base, on considèrera que le nombre de cavaliers doit être suffisant pour avoir la capacité d'exercer une influence significative dans la phase initiale ou sur le développement du combat.

L'existence de formations de marche ou de combat et de tactiques définies est une autre condition pour pouvoir parler d'une véritable cavalerie. Dans les armées des grands Etats de la Méditerranée antique, les formations et les tactiques étaient souvent structurées par écrit sous forme de manuels, qui sont parfois parvenus jusqu'à nous, comme par exemple l'*Ars Tactica* d'Arrien (28). Dans d'autres cas, comme chez les Numides ou chez ceux que l'on a appelé «peuples cavaliers des steppes eurasiatiques», ces tactiques et systèmes d'organisation nous paraissent plus diffus et à caractère coutumier. Mais même dans ces cas-là, les sources nous parlent de formations, comme le *cuneus* cité par Ammien Marcellin, et nous savons que, au moins à l'époque de Genghis Khan, les unités mongoles étaient composées de multiples de dix hommes (29). En conséquence, que nous parlions d'unités régulières ou de cava-

leries non structurées, le terme implique l'existence de groupements de cavaliers — allant de quelques dizaines à plusieurs milliers — capables de manœuvrer en ordre et de combattre suivant des tactiques établies. Le fait que ces tactiques puissent impliquer une charge allant jusqu'au contact physique avec l'ennemi ou pratiquer le harcèlement à distance avec des arcs ou des javalots, est secondaire : l'essentiel est que les cavaliers combattent de façon coordonnée.

De tout cela on déduit, à l'inverse, que si les données dont nous disposons nous montrent l'existence de groupes réduits de guerriers qui se déplaçaient presque individuellement jusqu'au champ de bataille, avec la commodité et le prestige qu'apporte cette monture dont ils descendaient pour combattre en formation d'infanterie, alors nous avons affaire à des fantassins ou tout au plus à de l'infanterie montée. Même si ces individus restaient à cheval pour diriger le combat et même si à l'occasion ils se trouvaient au milieu de la mêlée, on ne saurait parler de cavalerie dans le sens strict du terme (30).

4. LES VI^E-V^E S. AV. J.-C. : ARISTOCRATES À CHEVAL ET NON «CAVALERIE»

Durant le V^e s. av. J.-C., la sculpture et les monuments funéraires sont les principales sources d'information qui nous montrent clairement l'importance que l'aristocratie ibère accordait au cheval comme symbole de prestige. Ce statut dérive de différents facteurs parmi lesquels domine le coût véritablement somptuaire dans un budget quotidien, ce qui faisait du cheval un symbole de la richesse et du statut privilégié d'un individu. Le coût était doublement compensé par cette aura de supériorité, dans une large mesure psychologique, qui entoure le cavalier, face au fantassin, grâce aux qualités d'un animal dont on appréciait la noble apparence (eg. Xénophon, *De Re Eq.*, et surtout Claude Elien, *De natura animalium* (31), œuvre pleine d'anecdotes sur le noble comportement des chevaux).

Cependant, tout indique que le statut du cheval comme symbole de prestige des aristocraties orientalisantes et ibériques anciennes (32) n'est pas directement lié à des aspects militaires. Au contraire, les données dont nous disposons paraissent indiquer qu'il n'y a pas de relation directe entre l'existence d'aristocrates utilisant le cheval comme animal de prestige et la plus qu'improbable existence d'une véritable cavalerie à usage militaire. Cela est bien évident dans les deux sculptures de cavaliers, utilisées comme monuments funéraires dans deux tumulus de Los Villares à Albacete, datées du V^e s. av. J.-C. Ces chevaliers sont représentés sans armes offensives ou défensives et sans leur donner un aspect guerrier accentué (33) : il est clair que leur caractère noble n'est pas défini par leur condition de «guerriers à cheval» mais génériquement par celle d'«aristocrates à cheval». On peut ajouter qu'au V^e s. av. J.-C., on peut probablement considérer le cheval

comme un animal psychopompe, comme on peut le voir dans des documents antérieurs ou postérieurs (34).

Bien qu'en première analyse, cela puisse donner l'impression inverse, le cas du guerrier de Porcuna qui, en retenant son cheval par les rênes, achève un ennemi à terre, vient confirmer l'absence de l'utilisation du cheval comme élément tactique sur le champ de bataille (fig. 1) (35). En effet, le combattant est représenté luttant à pied et maîtrisant son ennemi avec une lance tenue en main et non projetée ; il est évident qu'on ne peut combattre à pied alors que l'on tient de la main gauche le bouclier et en même temps les rênes d'un cheval qui, s'il bougeait la tête, laisserait immédiatement le guerrier sans défense. Ce que représente la sculpture de manière synthétique, ce sont les éléments-clés qui définissent un aristocrate : il s'agit d'un guerrier combattant à cheval en position de supériorité physique et psychologique au-dessus des têtes du reste des combattants, et qui, en arrivant sur le champ de bataille, descend de cheval et combat à pied (36). Maintenant, comment expliquer cette manière de combattre ? On trouve des pratiques semblables dans des documents de la Grèce archaïque (37) et d'Ibérie, et il est possible que se mêlent des raisons pratiques et des considérations idéologiques. L'absence d'étriers et de selle rend difficile (bien qu'elle ne l'empêche pas) le combat à cheval avec une lance à la main ; de plus un cheval entraîné est un animal délicat et coûteux dans lequel on a investi beaucoup de temps et il ne convient pas de lui faire courir un risque sans raison. Peut-être le concept aristocratique archaïque du combat au corps à corps qui semble prévaloir en Ibérie exigeait-il le combat de guerriers à pied, face à face, sans l'emploi d'armes de jet (38).

Dans l'ancienne Méditerranée, l'existence d'une armée mixte formée d'infanterie et de cavalerie (des armées composées uniquement de cavaliers n'existaient pas à l'époque) exigeait une structure sociale dotée de ressources économiques importantes nécessaires pour l'entretien de nombreux chevaux, ce qui serait difficilement concevable dans des unités politiques élémentaires ayant un seul centre urbain et un territoire (*chora*) réduit. C'est seulement dans le cadre d'entités politico-territoriales plus grandes, qui comportent différents centres de type *oppidum* (lesquels, rappelons-le, sont dans le monde ibérique habituellement de dimensions petites ou moyennes (39)), qu'il convient d'envisager des armées dépassant quelques centaines de combattants. Dans ce contexte politique et territorial plus large, la cavalerie pouvait être composée soit par les clientèles placées sous l'autorité des aristocrates, soit (dans d'autres structures sociales) par un nombre relativement élevé de citoyens n'ayant pas une relation de dépendance formelle avec ces aristocrates. Si l'on accepte l'hypothèse de A. Ruiz quant à l'existence dans l'Andalousie orientale pendant le V^e s. av. J.-C. d'un système politique polynucléaire, basé sur des *oppida* qui regroupaient un groupe aristocratique et sa clientèle, *oppida* qui généralement se constitueraient en unités politiques indépendantes (40), nous

aurions en plus un modèle qui, suivant le schéma défini antérieurement, pourrait donner lieu à l'apparition d'armées mixtes importantes composées d'infanterie et de cavalerie.

5. DE LA FIN DU V^e S. AV. J.-C. AU MILIEU DU III^e S. AV. J.-C. : NOUVEAUX MODELES ET DIVERSITÉS RÉGIONALES

À partir de la fin du V^e s. et durant le IV^e s. av. J.-C., les données iconographiques deviennent plus variées. D'un côté, le cheval continue d'apparaître dans la sculpture monumentale mais, dans la majorité des cas, les fragments sont tellement détruits qu'il n'est pas possible de déterminer le type de composition auquel ils appartenaient ; par ailleurs, il n'est pas non plus possible d'associer les chevaux à des tombes précises, car dans la majorité des cas, les blocs correspondants sont réutilisés dans la maçonnerie de tombes postérieures (41). Il est probable que ces sculptures s'inscrivaient dans la tradition des sculptures-stèles du V^e s. av. J.-C. De plus, on trouve des cippes avec des bas-reliefs de «chevaliers» sans armes comme celui de Jumilla (fig. 2) (42), mais on en trouve d'autres dans lesquels on voit pendre du flanc du «chevalier» un grand bouclier circulaire comme à Corral de Saus (fig. 3) (43). Dans le premier cas, les images du cippes de Coimbra (Jumilla) ne se réfèrent pas à la chose militaire, mais plutôt au passage vers l'Au-Delà, voire à l'«héroïsation» équestre, et sûrement au rôle du cavalier comme fonction de prestige. Le cippes de Corral de Saus est trop abîmé pour permettre la moindre analyse.

Une catégorie différente est celle que forment les petits ex-voto de bronze provenant des sanctuaires de l'Andalousie orientale et du Sud-Est péninsulaire, particulièrement difficiles à dater en l'absence de contexte archéologique (44). Les ex-voto de personnages à cheval sont extrêmement rares si on les compare à l'ensemble des représentations humaines et ils sont même moins nombreux que les chevaux sans cavaliers. Dans le catalogue récemment publié (45), on comptait 1145 personnages à pied contre 33 cavaliers toujours masculins. Les cavaliers représentent moins de 2% de l'ensemble des ex-votos, et moins de 7% des ex-votos de sexe masculin. De ces cavaliers, seuls 11 portent des armes, et ils n'ont jamais des attitudes qui renvoient clairement au combat. Tout indique que c'était le cheval, et non les armes, qui était l'élément le plus important.

Aux données iconographiques s'ajoute une information archéologique beaucoup plus riche qu'au cours de la phase précédente. Au début du IV^e s. av. J.-C., apparaissent de grands cimetières ibériques dont les tombes se comptent par centaines et la présence massive d'armes dans celles-ci introduit un nouvel élément d'analyse : les harnais de chevaux déposés dans les sépultures en tant que mobilier funéraire ou offrande (46). La donnée la plus significative est le manque presque absolu de mors, d'éperons et de harnais dans les mobiliers funéraires de l'âge de Fer, sauf dans certains sites



Fig. 1 : Guerrier de Porcune (cliché F. Quesada).

très ciblés de la Meseta (47) (fig. 4). Le pourcentage de tombes avec des harnachements ou des éperons varie de 0% à 4,2% dans les nécropoles possédant un grand nombre de tombes identifiées (de 100 à 600).

Si on calcule le pourcentage dans le sous-ensemble des tombes avec armes (plus indicatif de l'importance des éléments équestres entre les guerriers) en prenant comme échantillon la totalité des tombes ibériques avec armes des IV^e-III^e siècles av. J.-C. figurant dans la figure 5, nous arrivons à un total de 703 sépultures, dont seulement 47 (soit 6,7%), contiennent des harnais. Si, enfin, nous faisons le pourcentage des mors, des frontaux et des éperons sur le total des armes ibériques que nous avons cataloguées, en prenant aussi en compte les mors qui, comme ceux de Almedinilla à Cordoue, proviennent de gisements sans contexte funéraire précis, nous

obtenons des résultats similaires : on dénombre dans les zones ibériques méridionales et du Levant un total de 3.220 armes et harnais de cheval (sans compter des milliers de pointes de flèche à barbelure, et des projectiles de fronde), parmi lesquelles 120 pièces seulement sont des mors et des éperons, soit 3,7% du total (figure 5).

En résumé, quel que soit le critère employé, la proportion des éléments associés au cheval dans les nécropoles ibériques est très faible et toujours inférieure à 5%, quel que soit l'élément de comparaison utilisé (total des tombes, total des sépultures avec armes ou total des armes et des harnais).

Dans la presque totalité des cas, les mors de chevaux apparaissent dans des tombes qui contiennent aussi des armes ; il y a une forte corrélation entre la présence de mors et un niveau élevé de richesse de la sépulture, qui s'exprime selon plusieurs

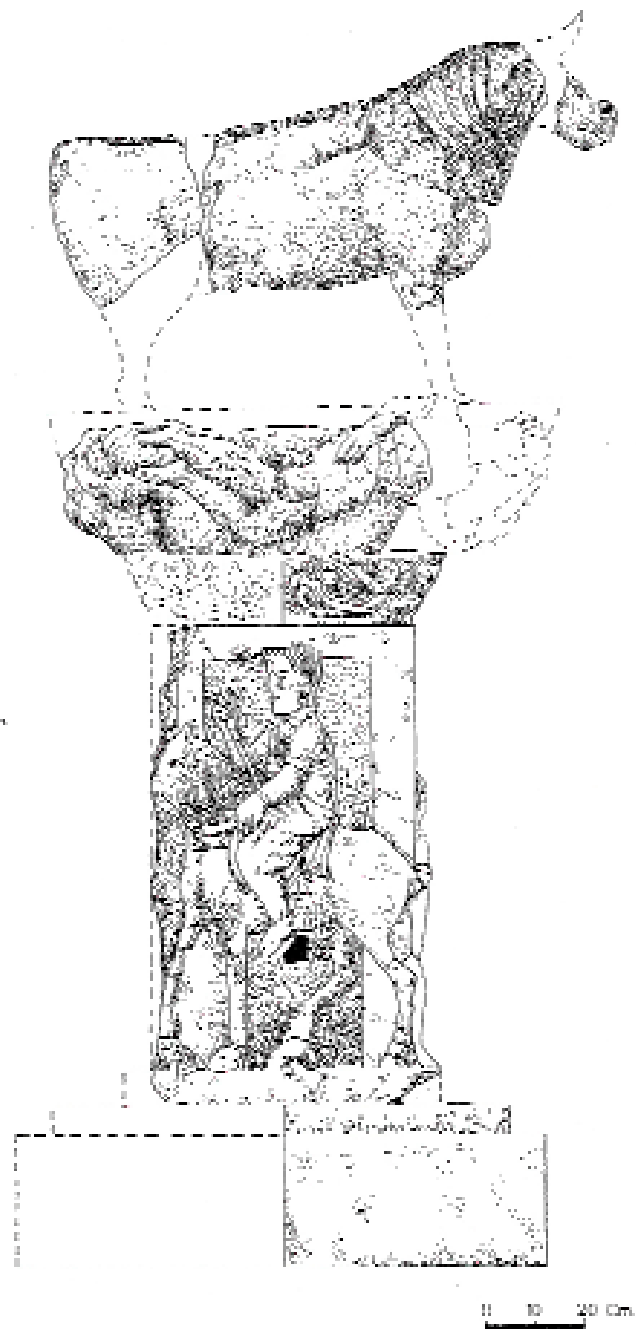


Fig. 2 : Cippe funéraire de Jumilla (Murcie).
Reconstitution d'après J.M. García Cano.

critères (nombre d'objets du mobilier funéraire, *wealth units*, volume du tumulus, etc). Mais leur nombre est si faible qu'ils ne peuvent qu'appartenir à une élite réduite.

Si nous convenons qu'il est possible de faire une étude sociale significative et fiable, sans distorsions systématiques, des nécropoles ibériques (48), et si nous acceptons les conclusions des analyses qui démontrent que la composition des mobiliers funéraires ibériques avec armes est représentative et non aléatoire (49), alors la très faible proportion de harnais de cheval dans les tombes ajoutée au fait démontré que l'immense majorité des mors est associée à des tombes particulièrement riches et comprenant des panoplies, signifie que l'utilisation du cheval était limitée au cœur de l'époque ibérique à un pourcentage réduit de guerriers aristocrates qui correspond essentiellement à ceux qui sont enterrés dans les tombes appelées «princières». Ce pourcentage ne dépasse jamais 5% du total des tombes sur un site donné (pas même 8,6% du total des tombes avec armes) et dans la grande majorité des cas, il est très inférieur. Le cheval aurait été, à l'apogée de l'époque ibérique, un élément socialement et militairement minoritaire, probablement peu significatif d'un point de vue tactique. Si, au contraire, nous envisageons que la présence des harnais dans les tombes pouvait être imputée à d'autres considérations, par exemple le rôle possible du cheval comme animal psychopompe, alors cette interprétation devrait tendre à augmenter le nombre des harnais équestres dans les mobiliers funéraires plutôt que les diminuer, ce qui renforcerait notre conclusion sur leur insignifiance militaire.

En résumé, l'information dont on dispose pour les IV^e-III^e siècles av. J.-C. est que l'utilisation du cheval est très limitée. Le panorama qui nous est offert aujourd'hui est celui d'armées numériquement faibles et formées principalement de forces d'infanterie (50). Les cavaliers se limitaient à quelques nobles importants et, tout au plus, à des groupes réduits, faisant partie de leurs familles ou de leurs clients, qui allaient au combat à cheval mais qui dans la majorité des cas mettaient pieds à terre pour combattre ; il s'agissait d'un peu moins de 8% du total des guerriers et parfois beaucoup moins (51).

La situation semble différente dans les régions intérieures de la Péninsule, et en particulier dans le nord de la Meseta. D'une part, durant les IV^e-II^e siècles av. J.-C., le nombre de mors et d'autres éléments de harnachement dans les nécropoles de la Meseta est très supérieur à celui du monde ibérique, en valeur absolue mais surtout en proportion (fig. 5). Le pourcentage de tombes avec armes qui en plus contiennent des harnais de cheval s'élève à 21,4% dans la Meseta comparé aux 6,7% du monde ibérique ; et si nous comptabilisons le total des pièces, y compris celles qui n'ont pas de contexte funéraire clairement défini, un tout premier calcul élève à 7,3% le pourcentage des mors dans le monde de la Meseta face à seulement 3,7% en Ibérie. Quand nous en aurons terminé avec l'examen des fonds du Musée Archéologique National que nous sommes en train de réaliser, ce pourcentage pour-

6. IBERES ET CELTIBERES DANS LES GUERRES PUNIQUES ET LA CONQUETE ROMAINE (ENV. 237-ENV. 44 AV. J.-C.)

À partir du milieu du III^e s. av. J.-C. et jusqu'à l'absorption du monde ibérique par la culture romaine, la nature de notre documentation change à nouveau. Les données iconographiques proviennent de la céramique plus que de la sculpture (fig. 6) et tout spécialement de la céramique à figures humaines du style appelé de Lliria, datant des environs de la période de la Deuxième Guerre Punique (fig. 7) ; un peu plus tard, on introduit l'iconographie particulière de la monnaie. Le nombre de tombes connues à partir de ce moment-là diminue fortement en comparaison avec la période antérieure et, en conséquence, nous donne une information beaucoup plus limitée. En revanche, les sources littéraires gréco-latines proviennent et se rapportent dans l'immense majorité des cas à cette période (les références antérieures sont très rares) et constituent une source d'information de la plus grande importance.

Il ne semble pas que la proportion de mors de cheval dans les tombes ibériques augmente ou diminue pendant les II^e et I^{er} s. av. J.-C., par contre, il est certain que le nombre total des tombes connues de cette période est moins important (53). Cependant, le nombre d'éperons, même dans les zones habitées, semble augmenter.

Si nous ne comptons pas sur des sources littéraires, les données iconographiques que nous offre la céramique à figures humaines du style de Lliria, pourraient être interprétées de manière très conjecturale. Sur certains vases apparaissent des «défilés» ou peut-être des «unités» de cavaliers (54), dotés d'un armement homogène. On voit souvent des cavaliers qui ont l'air de lancer un javelot depuis leur monture et quelquefois, on les voit se battre à la lance contre un fantassin. Ces deux aspects sont des nouveautés et semblent indiquer le développement de formes de combat à cheval non documentées antérieurement. Bien que ces scènes représentent concrètement de véritables combats, des duels singuliers, des luttes de gladiateurs (avec une signification funéraire) ou des représentations symboliques, elles ne nous paraissent pas probantes pour le sujet qui nous occupe : si des danses guerrières ou des combats symboliques au cours desquels les cavaliers lançaient des javelots ou luttaien contre des fantassins apparaissent, cela doit être parce que de telles circonstances existaient aussi dans la réalité.

Il n'existe pas d'indices montrant que cette cavalerie visible sur la céramique de Lliria ait été une cavalerie lourde semblable à celles des *hétairoi* hellénistiques, équipés d'une longue lance de poing (*contus*, *sarissa*). Il est certain que l'iconographie de la monnaie des II^e-I^{er} s. av. J.-C. présente des images au verso (le fameux «lancier ibérique») avec ces mêmes caractéristiques. Mais nous croyons que nous nous trouvons ici devant un «faux ami iconographique», et que le motif, apparaissant sur la monnaie que les Ibères ont empruntée au

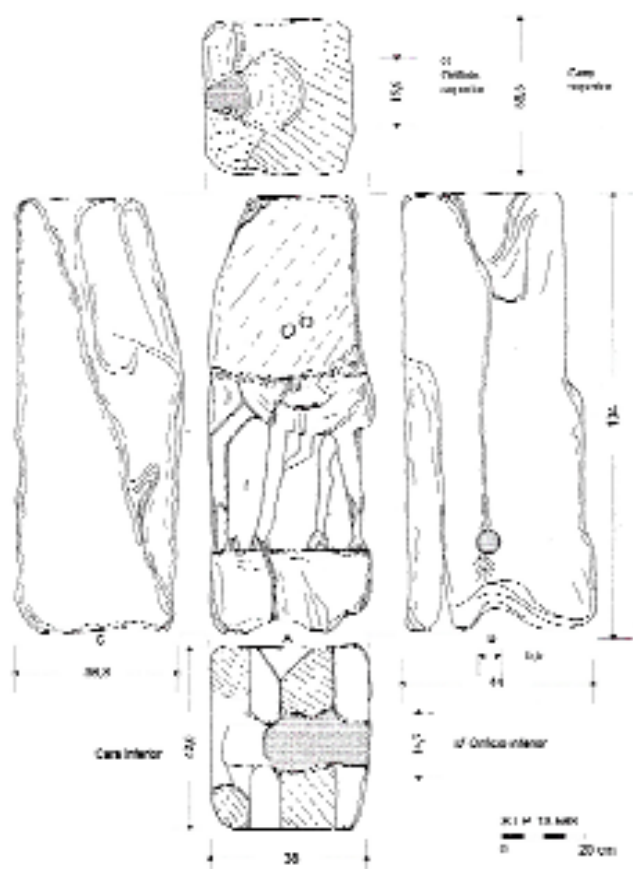


Fig. 3 : Pillier-stèle de Corral de Saus (d'après I. Izquierdo Peraile).

rait être multiplié par deux. Ainsi, dans la Meseta, la proportion des tombes avec armes contenant des harnachements équestres s'élève à peu près au triple de la zone ibérique, et atteint la proportion respectable de 21,4%. Si, à cela, nous ajoutons le répertoire iconographique, important et complexe recueilli par F. Blanco dans le cadre de notre projet (52), les nombreuses références à d'importants contingents de cavalerie celtibérique qui apparaissent dans les sources littéraires à partir de la fin du III^e s. av. J.-C. (voir *infra*), et les nombreuses sources littéraires de l'époque romaine sur l'importance du cheptel équin dans la zone du Tage (y compris les mythes bien connus des juments fécondées par le vent, Varon, *Rust.* 2, 1, 5 ; 2, 1, 19 ; Pline, *Nat. Hist.* 8, 166 ; Justin, 44, 3, 1 ; Silius Italicus, 3, 379-381 ; etc), il est possible d'imaginer qu'il existait à l'intérieur de la Péninsule une véritable cavalerie non conventionnelle, un peu plus tôt que dans les régions plus urbanisées de la côte méditerranéenne ou andalouse.

Gisement	N° total tombes	N° de tombes avec harnachements	% de tombes avec harnachement face au total des tombes	N° Tombes avec armes	% de tombes avec harnachements face au total des tombes avec armes
Cabezo Lucero	94	0	0%	51	0%
La Senda	45	0	0%	14	0%
Potlado	72	3	4.2%	35	8.6%
Cigarralejo	462	14	3.0%	165	8.5%
Cabecico del T.	601	2	0.3%	129	1.6%

Fig. 4 : Harnachements de cheval dans quelques-unes des nécropoles ibériques (Sud-Est de la Péninsule ibérique).

monde hellénistique, n'a rien à voir avec l'adoption du type de cavalerie que représentaient ces cavaliers hellénistiques. En effet, suivant les sources littéraires et l'iconographie, les cavaliers ibériques et celtibériques combattaient à cheval avec des javelots à *amentum* ou avec des lances courtes, et ils mettaient pieds à terre pour combattre (55). Il existe quelques représentations céramiques, par exemple à Cabecico del Tesoro ou à Archena (56) dans lesquelles des cavaliers combattant avec des fantassins empoignent une lance courte (non projetée) : il ne s'agit donc pas de la très longue lance de la cavalerie lourde hellénistique (57) représentée sur les monnaies ibériques citées plus haut et d'inspiration hellénistique.

L'iconographie des monnaies ibériques aux cavaliers lanciers émane directement de l'iconographie hellénistique, en particulier des frappes siciliennes (58) qui dérivait probablement, à leur tour, de monnaies macédoniennes de lanciers lourds (59), bien que celles-ci ne paraissent pas avoir inspiré directement les monnaies ibériques. Les premières frappes ibériques ne représentent pas des lanciers mais de simples «chevaliers» (60) qui correspondent à la tradition aristocratique équestre remontant aux guerriers, comme ceux de Porcuna, ou sans armes comme ceux qui sont représentés dans les stèles funéraires en ronde-bosse de la nécropole de Los Villares (Albacete) citées plus haut.

L'introduction d'une iconographie de type hellénistique dans la numismatique ibérique (dans ce cas, le type de cavalier, sous l'aspect d'un cavalier lourd armé d'une lance longue empoignée à hauteur de la anche, et coiffé d'un casque de type

béotien souvent mal interprété comme Montefortino par les frappeurs de monnaie ibériques, fig. 8) (61), n'implique pas, malgré ce que pourrait nous faire croire une lecture superficielle, que pouvait exister aussi dans les armées ibériques ce type de cavalier, armé d'un *sarissa* de cavalerie et employant des tactiques de cavalerie lourde, tel qu'il apparaît dans cette iconographie numismatique. En réalité, nous nous trouvons plutôt devant deux situations différentes : celle de l'iconographie du cavalier, avec ou sans armes (parfaitement acceptable et acceptée pour des motifs idéologiques d'origine très ancienne que nous avons déjà examinés) et celle de la réalité du champ de bataille (qui était loin de pouvoir intégrer une cavalerie lourde du type des *hetairoi* macédoniens chargeant en formation en losange ou en triangle et armés de la *sarissa*).

Mais ce sont les sources littéraires qui offrent les documents les plus significatifs et qui prouvent la présence croissante de la cavalerie depuis le III^e s. av. J.-C. (62). Nous partons du point de vue que les informations données par certains auteurs, notamment Polybe, mais aussi Tite-Live ainsi que, avec quand même quelque précaution, Appien, sont raisonnablement fiables. Bien que l'on ait mis en doute, à juste titre, les chiffres donnés par des auteurs comme Appien et d'autres sources postérieures, la critique textuelle reconnaît en général la valeur des chiffres de Tite-Live pour la Deuxième Guerre Punique ; en particulier, sa narration détaillée des campagnes contre *Indibilis* et *Mandonius* que l'on utilisera ici est d'une précision qui n'a rien à voir avec les fantaisies d'autres auteurs antérieurs et postérieurs et, qui, de plus, coïncide avec Polybe,

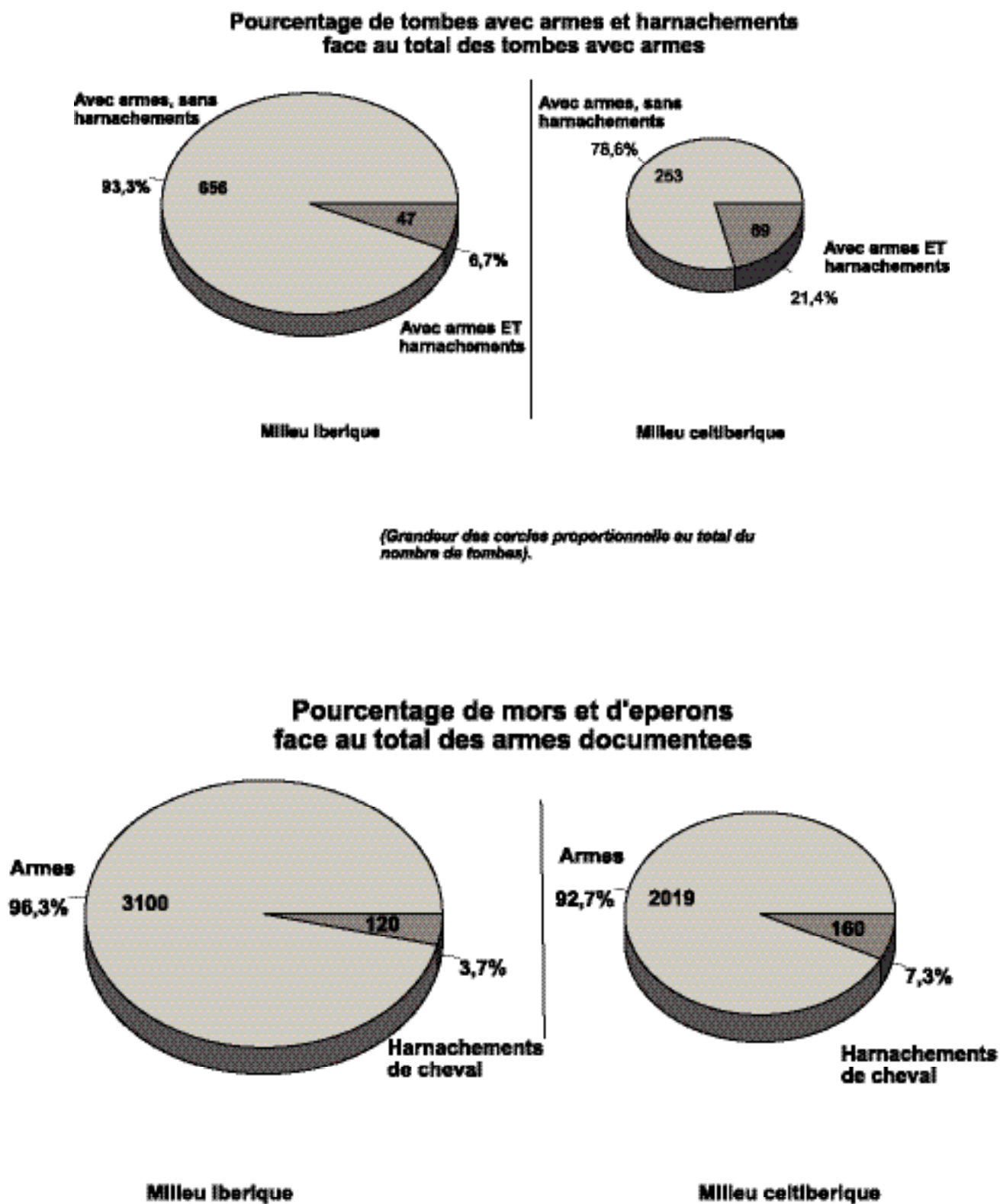


Fig. 5 : Harnachements équestres dans le monde ibérique et dans la Celtibérie, dans le sens large du terme. Comparaison en nombre de pièces (figure du bas) et en pourcentage face au nombre total des tombes avec armes (figure supérieure).

La dimension des cercles est proportionnelle au nombre de cas.



Fig. 6 : Cavalier du monument funéraire d'Osuna (Séville). Env. II^e siècle av. J.C.

dont les livres 11 et suivants sont, malheureusement, incomplets. Nous devons prendre les chiffres comme des indicateurs d'ordre de grandeur plus que comme des faits précis, à l'exception, probablement, de Polybe, dans la majorité des cas, et de Tite-Live quand ses sources sont fiables comme c'est le cas avec Claude Antipater.

En général, les références les plus anciennes concernent des nombres de cavaliers relativement faibles, y compris dans l'armée d'Hannibal, qui se comptent par centaines plus que par milliers quand il s'agit de guerriers originaires de la Péninsule ibérique [Xénophon (*Hel.* 7, 1,20), douteux, peut faire référence à des gaulois ; Polybe (3, 33), 300 cavaliers ilergètes face à 1800 numides ; Tite-Live (23, 46, 6), 272 cavaliers numides et hispaniques...]. On observe également que les références sont généralement peu précises mais que la tendance est de faire apparaître, plus souvent et en plus grand nombre, les cavaliers celtibères ou lusitaniens que des Ibères proprement dits.

Toutefois, il existe quelques références concrètes qu'il convient d'étudier ici. L'une d'elles est de Tite-Live (26,50,14) qui spécifie que lorsque Scipion, magnanime, attira le chef celtibère Allucius (appelé *princeps*) vers le camp romain, celui-ci amena avec lui une partie de sa clientèle, rien moins que 1400 cavaliers choisis (63). L'épisode d'Allucius fait référence à un prince celtibère ; on pourrait alors penser que les chefs et monarques ibériques, comme Edecon venant d'*Edetania*, pouvaient à cette époque réunir un nombre encore plus important de cavaliers. Et bien que nous n'ayons pas de chiffres concernant les *Edetani*, nous savons que d'autres chefs ibères, réunissant des gens de différents *oppida* ou villages, pouvaient rassembler des contingents respectables de cavalerie. C'est ainsi que Polybe (11, 20) et Tite-Live (28, 13) nous indiquent qu'en 207-206 av. J.-C., Culchas, qui gouvernait alors et contrôlait 28 *oppida*, pouvait rassembler devant Cástulo 3000 fantassins et 500 cavaliers qu'il offrit à Scipion, quantité qui ne représentait



Fig. 7 : Scènes peintes sur la céramique de style dit "de Lliria" (provenant de Lliria et de La Serreta d'Alcoi).



Fig. 8 : L'adaptation ibérique du casque béotien hellénistique sur les monnaies ibériques de cavalier (armé ou inermé). a) Statère tardohellénistique de Eucratide I^{er} de Bactriane (180-150 av. J.C.) avec une version tardive du casque béotien à cimièrre. b) Tétradrachme d'Antiochus IV de Syrie (145-142 av. J.C.). c-d). Bronzes de Hiéron II de Syracuse (fin du III^e s. av. J.C.) avec lancier armé d'un *contus* et casque béotien — dans ce cas sans cimièrre — (MAN de Madrid, n° XXII-87-2-38 et XXII-87-2-39). E-h). Monnaies émises dans diverses frappes péninsulaires tout au long du II^e s. av. J.C. (*kelse*, *sekobirikes*, *ikalensken*, *bolskan*) avec divers niveaux d'adaptation au prototype de casque béotien, débouchant sur la substitution par un type de "casque de jockey", qui ne se retrouve pas sur les monnaies de la Grande Grèce ou de Sicile. On peut voir que toutes ne présentent pas de lancier (bronze de *kelse*) (les pièces ne sont pas à la même échelle).

sans doute pas l'effort de recrutement maximum que pouvait réaliser ce «petit roi», mais qui, en tout état de cause, devait être suffisamment significative pour satisfaire le général romain.

Quelques années plus tard, les Ibères combattirent les Romains avec leurs seules troupes et non comme auxiliaires d'une autre armée. Nous apprenons par certaines sources que *Indibilis* est parvenu à rassembler dans le Nord-Est de la péninsule une grande armée qui comprenait 13000 fantassins de ligne, quelques 7000 fantassins légers et 2500 cavaliers [Polybe (11, 32-33 ; Live (28, 31)], cavalerie qu'il utilisa fort mal si l'on en croit la description qui nous en est parvenue. L'année suivante, lors de sa deuxième tentative, *Indibilis* arrivera à rassembler, en réunissant tous les peuples qui lui étaient fidèles, non seulement les Ilergètes mais aussi les *Ausetani* et autres peuples peu connus — *ignobiles Hispani populi* —, une armée fort respectable de 30000 fantassins et 4000 cavaliers. Les Ibères démontrèrent à nouveau qu'ils

savaient fort peu faire manœuvrer la cavalerie puisqu'ils la placèrent derrière le centre de leur ligne, laissant de grands intervalles sur l'*acies* principale de bataille qui, en principe, aurait dû permettre la charge des cavaliers. Il eût été plus classique et plus efficace de la placer sur les ailes, afin de laisser la ligne d'infanterie lourde sans le moindre espace vide. Les Romains profitèrent de la circonstance et finirent par obliger la cavalerie ibérique à combattre à pied, annulant ainsi la mobilité qui était sa principale qualité. Il est vrai qu'en lisant la description détaillée de Live, on peut penser que l'analyste ne s'est pas trompé sur la disposition des troupes ibériques et que les intervalles au centre de la ligne de bataille n'étaient pas prévus pour lancer la cavalerie mais pour que cette troupe d'élite, mettant pieds à terre, occupe sa place au centre et combatte à pied. D'autres textes parlent de variations sur cette forme de combat qui était très peu habituelle dans les grandes armées romaines ou carthaginoises [Diodore (5, 33) ; Strabon (3, 4, 18)].

En dehors de ces épisodes, il faut reconnaître que les textes ne se réfèrent pas à une cavalerie spécifiquement ibérique. En fait, après les soulèvements de 197-195 av. J.-C., les sources font allusion à la Meseta et à la Lusitanie. Elles ne devraient donc pas être utilisées pour l'étude du monde ibérique à proprement parler.

Il y a, enfin, une autre série de textes se rapportant de la période des guerres civiles à la fin de la République, de Sertorius jusqu'à César. L'on y fait souvent allusion à la cavalerie hispanique, mais il est impossible de préciser les zones de recrutement. Il semble toutefois que ce soit à l'intérieur de l'Hispanie que les Sertoriens, les Pompéiens et les Césariens aient obtenu la majorité de leurs auxiliaires de cavalerie.

L'ensemble des données dont nous disposons semble indiquer que, à partir du milieu du III^e s. av. J.-C., l'utilisation du cheval augmente dans le monde ibérique (comme déjà dans la Meseta au siècle antérieur), et que probablement peu avant l'arrivée des Barcides en Ibérie en 237 av. J.-C., se formait une véritable cavalerie parmi les peuples ibériques. À partir du début du II^e s. av. J.-C., les différents peuples (ibériques, celtibériques et lusitaniens) allaient compter sur une véritable cavalerie qui n'avait rien à voir avec ces guerriers à cheval dont nous avons fait mention antérieurement. À cela contribueraient trois circonstances : la première, produit de la dynamique interne, et les deux autres résultant d'influences externes.

D'un côté, l'apparition d'entités politiques plus vastes que celles qui existaient dans les périodes antérieures, entités politiques qui adoptèrent la forme de monarchies plus ou moins instables comme celle de Culchas, ou de confédérations de peuples comme cela semble avoir été le cas avec les Ilergètes et leurs alliés (64). Ces structures politiques comprenaient un nombre important d'*oppida* et/ou de territoires plus grands, plus peuplés et possédant d'importants cheptels ; ils auraient eu par conséquent plus de facilités à rassembler d'importants contingents militaires pour former de véritables armées et, partant, capables de réunir aussi d'importants contingents de cavaliers provenant d'origines diverses. Cette notion de quantité aurait pu ici nous conduire à un changement qualitatif : une fois rassemblés des contingents d'hommes à cheval de quelques *oppida*, il serait alors possible de réunir un nombre important de cavaliers capables d'exercer un rôle prépondérant sur le champ de bataille. N'oublions pas que pour que la cavalerie exerce dans toute son ampleur l'impact psychologique caractéristique de son utilisation, il est nécessaire qu'elle soit perçue par l'ennemi non pas comme un groupe de cavaliers, mais comme une masse irrésistible. En résumé, il s'agi-

rait en premier lieu d'une question d'ordre démographique, numérique, tant en hommes qu'en chevaux. Ce sont toujours les États possédant de larges plaines et de grandes surfaces, souvent gouvernés par des systèmes monarchiques qui, dans l'ancienne Méditerranée, développèrent plus facilement la cavalerie (par exemple la Thessalie ou la Macédoine).

Un second facteur qui aurait pu être à l'origine de l'apparition d'une véritable cavalerie dans les peuples ibériques aurait été l'influence des peuples celtibériques et d'autres peuples à l'intérieur de la Péninsule, qui, comme nous l'avons démontré plus haut, disposaient d'une cavalerie irrégulière depuis le IV^e s. av. J.-C.

Enfin, et bien que le processus ait été vraisemblablement en marche avant l'arrivée des Barcides, nous croyons que le troisième élan décisif pour l'apparition d'une véritable cavalerie chez les Ibères ait été probablement d'origine extérieure : le recrutement par Amilcar d'abord, puis par Hannibal, de contingents ibériques afin d'augmenter le noyau africain des armées puniques. En effet, par sa caractéristique hellénistique (65), l'armée carthaginoise du dernier tiers du III^e s. av. J.-C. comprenait des quantités importantes de combattants non citoyens, sous la forme de troupes recrutées de force dans les pays soumis. Elle comptait également des mercenaires ou des troupes alliées dont le statut dissimulait à peine une situation, en réalité, de soumission. Quoi qu'il en soit, la structure de l'armée carthaginoise (66) nécessitait une cavalerie nombreuse, tant lourde que légère. Nous pensons qu'il est probable que l'intégration de divers contingents ibériques dans l'armée d'Hannibal ait contribué à la formation d'unités de cavalerie. Il est également probable que les cavaliers étaient le plus souvent des nobles accompagnés de leurs clientèles des cités ibériques. Cela est très certainement le cas des quarante cavaliers nobles que la ville de *Certima* (67) dut livrer à Gracchus comme auxiliaires autant qu'otages (Live, 40, 47). Cette tendance s'est probablement maintenue pendant les siècles suivants, et les très importants contingents de cavaliers hispaniques recrutés durant la période des guerres civiles romaines du I^{er} s., de Sertorius à César, pour être intégrés dans leurs armées dont la tactique et l'organisation étaient purement romaines, appartenaient probablement encore à la petite noblesse équestre indigène. C'est certainement le cas des membres de la *turma Salluitana* (68). Par ailleurs, le vieux système des clientèles (ou de liens de loyauté personnelle entre princes, nobles, cavaliers et simples soldats) a été utilisé et très certainement amplifié par les différents généraux romains qui tirèrent profit de ces liens dans leurs recrutements durant les guerres du I^{er} s. av. J.-C. (69).

NOTES

(1) Travail réalisé dans le cadre du Projet de Recherche "L'image des armes dans l'Ibérie préromaine" (BHA 2001-0187). La traduction française a été réalisée par Mlle. Christine Farnié Lobensteiner, que nous remercions pour sa disponibilité et la tâche accomplie.

(2) J. Ramon Mélida, "El jinete ibérico", *Boletín de la Asociación*

Española de Excursionistas VII, p. 173.

(3) H. Sandars, *The weapons of the Iberians* (1913), p. 80 ; P.M. Artiñano y Galdácano, *Catálogo de la exposición de hierros antiguos españoles* (1919). Le Marquis de Cerralbo (1916) p. 41 ou A. Schulten, Numantia. Die Ergebnisse der Ausgrabungen 1905-1912, vol. II (1969), p. 200.

- (4) J.M. Blázquez Martínez, "Dioses y caballos en el mundo ibérico", *Zephyrus* 5 (1954), p. 193-212 ; J.M. Blázquez Martínez, "El despotes theoron en Etruria y en el mundo mediterráneo", *Zephyrus* 9 (1958), p. 163-175 ; J.M. Blázquez Martínez, "Caballo y ultratumba en la Península Hispánica", *Ampurias* 21 (1959), p. 281-302 ; J.M. Blázquez Martínez, "Chevaux et dieux dans l'Espagne antique", *OGAM* 11 (1959b), p. 369-395 ; J.M. Blázquez Martínez, "L'héroïsation équestre dans la Péninsule Ibérique", *Celticum* 6 (1963), p. 405-423. Aussi A. Fernández de Avilés, "Relieves hispanorromanos con representaciones ecuestres", *AEspA* 15 (1942), p. 199-206 et F. Benoit, "Chevaux du Levant Ibérique. Celtisme ou Méditerranéisme ?", *APL* 4 (1953), p. 211-218.
- (5) E. Cuadrado Díaz, "Arreos de montar ibéricos de los ex votos del Cigarralejo", *IVCASE Elche* 1948 (1949), p. 267-287 ; E. Cuadrado Díaz, Excavaciones en el santuario ibérico del Cigarralejo (Mula, Murcia), *Informes y Memorias* 21 (1950) ; E. Cuadrado Díaz, "La diosa de los Caballos", *IV Congreso Internacional de Ciencias Prehistóricas y Protohistóricas* (1954), p. 797810 ; E. Cuadrado Díaz, "El carro ibérico", *III CNA Galicia* (1955), p. 116-134.
- (6) De J. Cabré à Osera et Cogotas ; Jorge Aragoneses, 1968, et même W. Schüle, *Die Meseta Kulturen der Iberischen Halbinsel* [1969].
- (7) I. Baquedano Beltrán, "Elementos relacionados con el caballo en tumbas inéditas de la Osera (zona II)", *Necrópolis celtibéricas*. II Simposio sobre los Celtiberos (1990), p. 279-286 ; W.S. Kurtz, "Los arreos de caballo en la necrópolis de Las Cogotas (Avila)", *Coloquio Internacional "La Edad del Hierro en la Meseta Norte"*, *Zephyrus* 39-40 (1986-87), p. 45-473 ; M. Fernández Miranda, R. Olmos Romera, Las ruedas de Toya y el origen del carro en la Península Ibérica Monografías del M.A.N. 9 (1986).
- (8) E. Cuadrado Díaz, E. Ruano Ruiz, "Esculturas de équidos procedentes de la colección de Alhonor (Puente Genil, Córdoba)", *TP* 46 (1989), p. 203-228 ; T. Chapa, La escultura ibérica zoomorfa (1985) ; J.J. Eiroa García, A. Martínez, "Noticia de dos representaciones de potnios hippon encontrados en Lorca (Murcia)", *Anales de Prehistoria y Arqueología de la Universidad de Murcia* 3 (1988), p. 123-133 ; P. Rodríguez Oliva, F. Peregrián, J.R. Anderica, "Ex votos ibéricos con relieves de équidos de la vega granadina", *XVI CNA Murcia-Cartagena* 1982 (1983), p. 751-768.
- (9) R. Ramos Fernández, "El caballo como divinidad ibérica", *Homenaje a J. Untermann*. Aurea Saecula 10 (1993), p. 267-273 ; A. Recio Véganzones, "Relieve ibérico funerario con caballo de 'Las Peñuelas' (Martos)", in J. Mangas y J. Alvar (éds.), *Homenaje a Jose M^a Blázquez II* (1994), p. 467-491 ; J.M. Blázquez Martínez, "Astarté, señora de los caballos en la Hispania prerromana", *Rivista di Studi Fenici* 25.1 (1997), p. 79-95 ; J.M. Blázquez Martínez, "Culto al toro, caballos y banquetes funerarios en la Hispania antigua", *Mélanges Claude Domergue*, II. Pallas 50 (1999), p. 121-128 ; M.P. García-Gelabert, "La caballería entre los pueblos de la Hispania prerromana", *Homenaje al Profesor Montenegro*. *Estudios de Historia Antigua* (1999), p. 293-303.
- (10) D. Ruiz Mata, "El caballo en tiempos prerromanos : representación y función", *Al Andalus y el caballo* (1995), p. 31-49 ; J.A. Riquelme, "Presencia del caballo *Equus caballus* en el Sur de la Península Ibérica. Desde el Paleolítico inferior a la Edad Moderna", *Al Andalus y el caballo* (1995), p. 17-29.
- (11) M. Almagro Gorbea, "Iconografía numismática hispánica : jinete y cabeza varonil", La moneda hispánica. Ciudad y Territorio, *Anejos AEspA* 14 (1995), p. 53-64 ; M. Almagro Gorbea, "La moneda hispánica con jinete y cabeza varonil : ¿tradición indígena o creación romana?", *Zephyrus* 48 (1995b), p. 235-266.
- (12) M. Almagro Gorbea, M. Torres Ortiz, Las fíbulas de jinete y de caballito. Aproximación a las élites ecuestres y su expansión en la Hispania céltica (1999) ; M. Almagro Gorbea, "Signa equitum de la Hispania céltica", *Complutum* 9 (1997), p. 101-116. Aussi, S. Prieto Molina, "Fíbulas argénteas con escena figurada de la Península Ibérica", *Complutum* 11 (2000), p. 41-62.
- (13) J. Blánquez Pérez, "Caballeros y aristócratas del s. V a.C. en el mundo ibérico", in R. Olmos, J. Santos (éds.), *Iconografía Ibérica, iconografía itálica...* (1997), p. 211-234 ; J. Blánquez Pérez, F. Quesada Sanz, "Los ex votos del santuario ibérico de El Cigarralejo. Nuevas perspectivas de estudio", *Rev. de Arqueología* 224 (1999), p. 56-63 ; J. Pérez Ballester, J. Borredá, "La Carraposa (Rotglá i Cobera-Llanera de Ranes). Un lugar de culto ibérico en el Valle del Canyoles (La Costera, Valencia)", *Madrider Mitteilungen* 45 (2004), p. 274-320 ; M. Alberro, "El rol del sacrificio del caballo en las estructuras míticas y religiosas de los pueblos indoeuropeos relacionadas con el concepto dumeziliano tripartito...", *Habis* 35.(2004), p. 7-30.
- (14) M. C. Marín Ceballos, A. Padilla Monge, "Los relieves del 'domador de caballos' y su significación en el contexto religioso ibérico", *Espacios y lugares culturales en el mundo ibérico*, CPAC 18 (1997), p. 461-494 ; N. Jurado Avalos, "Placa relivaria con équido del entorno de la aldea de El Cañuelo (Córdoba)", *AAC* 12 (2001), p. 53-66 ; M. Oria Segura, "Estatuas ecuestres y élite ibero-romana. A propósito de una dedicatoria de Porcuna", *Saguntum* 32 (2000), p. 135-142 ; J. I. Royo Guillén, Arte rupestre de época ibérica. Grabados con representaciones ecuestres (2004).
- (15) M. Salinas de Frías, "Sobre la caballería de los celtíberos en relación con su organización social", *Hispania Antiqua* 22 (1998), p. 75-87 ; E. Sánchez Moreno, "El caballo entre los pueblos prerromanos de la Meseta Occidental", *Studia Historica, Historia Antigua* 1314 (1995-96), p. 207-229.
- (16) J. L. Argente Oliver, A. Díaz, A. Bescos, "Tiemres V. Carratiermes. Necrópolis celtibérica. Campañas" 1977 y 1986-1991, *Arqueología en Castilla y León* 9 (2001) ; M. Blech, "Elementos de atalaje de Cancho Roano", in S. Celestino (éd), Cancho Roano IX. Los Materiales Arqueológicos II. Vol (2003), p. 159-192.
- (17) F. Quesada Sanz, M. Gabaldón, P. P. Herrero, "Equus data management system (SGDE) : a research tool for the study of the horse in the Iberian Iron Age", *Computer Applications and Quantitative methods in Archaeology* 1997. *BAR International Series*, S750 (1999) ; F. Quesada Sanz, J. R. Carrillo, "Estudio, catalogación y documentación gráfica de arreos de caballo y armas de época ibérica, así como de sus representaciones iconográficas, en museos e instituciones de Andalucía (I). Informe preliminar", *Anuario Arqueológico de Andalucía* (1997), p. 135-144.
- (18) F. Quesada Sanz et alii, Caballos, armas y dioses en la Cultura Ibérica (2001). <http://www.fil.uam.es/equus>.
- (19) F. Quesada Sanz, M. Zamora Merchán (éds.), *El caballo en la antigua Iberia. Estudios sobre los équidos en la Edad del Hierro*, *Bibliotheca Archaeologica Hispana* 19 (2003).
- (20) F. Quesada Sanz, "Espuelas ibéricas articuladas de la Edad del Hierro", *Bulletin Instrumentum* 17 (2003), p.18-19. F. Quesada Sanz, "Un elemento de bocado de caballo de tradición Orientalizante en el Museo Arqueológico de Murcia", *Homenaje a E. Ruano, Boletín de la Asociación Española de Amigos de la Arqueología* 42 (2002-2003), p. 231-242 ; F. Quesada Sanz, "En torno a las espuelas articuladas ibéricas, artesanado y las relaciones entre las regiones murciana y granadina". *Studia E. Cuadrado, Anales de Prehistoria y Arqueología de la Universidad de Murcia* 16-17, (2001-2002), p. 239-246 ; F. Quesada Sanz, "Mirando el mundo desde lo alto : espuelas y otros elementos asociados al caballo en el poblado de La Serreta de Alcoi", *Recerques del Museu d'Alcoi* 11-12 (2002-2003), p. 85-100 ; F. Quesada Sanz, "Juan Cabré y los estudios de cultura material ibérica y celtibérica ayer y hoy. Los arreos de caballo como estudio de caso", in J. Blánquez, B. Rodríguez Nuere (eds.) *El arqueólogo Juan Cabré (1882-1947)*. La fotografía como técnica documental. Madrid (2004), p. 251-261. F. Quesada Sanz, "El gobierno del caballo montado en la Antiquedad Clásica con especial referencia al caso de Iberia", *Gladius* XXV, p. 97-150.
- (21) F. Quesada Sanz, F., M. Tortajada Rubio, "Caballos en arcilla de la Segunda Edad del Hierro en la Península Ibérica". *CuPAUAM* 25.2 (1999), p. 9-53. M^a del Mar Gabaldón Martínez, Fernando Quesada Sanz. "¿Jinetes y caballos en el Más Allá Ibérico?. Un vaso cerámico en el Museo Arqueológico de Linares", *Revista de Arqueología*, 201 (Enero 1998), p. 16-23. J. Blánquez Pérez, F. Quesada Sanz, "El santuario ibérico de El Cigarralejo. Nuevas perspectivas de estudio". J. Blánquez, L. Roldán (eds.), *La Cultura Ibérica a través de la fotografía de principios de siglo*. Las colecciones madrileñas. Madrid (1999), p. 175-189.
- (22) F. Quesada Sanz "From quality to quantity : wealth, status and prestige in the Iberian Iron Age". D. Bailey (ed.) *The Archaeology of Value*, in *BAR International Series* 730, Oxford (1998), p. 70-96 ; F. Quesada Sanz, "Il possesso del carro e il significato della sua deposizione nella tomba :

culture a confronto". A. Emiliozzi (ed.), *Carri da guerra e principi etruschi. Catalogo de la Exposición*. Roma (1997), p. 53-59 ; F. Quesada Sanz, "Aristócratas a caballo y la existencia de una verdadera caballería en la cultura ibérica", *Actas del Congreso Internacional Los Iberos, príncipes de Occidente*. Barcelona, Marzo 1988. Barcelona (1998), p. 169-183.

(23) La suprématie iconographique du cheval, particulièrement dans les plus importants monuments funéraires, est évidente dans le cas de l'ensemble de Porcuna (I. Negueruela, Los monumentos escultóricos ibéricos del Cerrillo Blanco de Porcuna [Jaén] [1990]) ou dans la plus récente découverte des deux cavaliers de "Los Villares" à Albacete, appartenant tous au V^e s. av. J.-C. (J. Blánquez, "Nuevas consideraciones en torno a la escultura ibérica", *CuPAUAM* 19 [1992], p. 121-143). Plus tard, le cheval sera un élément présent dans tous les supports iconographiques d'une certaine importance symbolique, comme c'est le cas des céramiques décorées de la "Alcudia de Elche" ou de "S. Miguel de Llíria", et surtout des revers des monnaies (voir *infra*). Il n'est pas nécessaire de prendre comme exemple de l'abondance équine les ex-votos du sanctuaire du "Cigarralejo" à Murcia qui, dans la plus grande partie des cas, semblent pouvoir être davantage associés à un contexte domestique, à caractère plus humble. En ce qui concerne le caractère militaire ou guerrier de l'aristocratie ibérique, il suffit de s'en remettre à la principale bibliographie récente (entre autres, F. Quesada Sanz, *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)* (1997) p. 605 ; M. Almagro Gorbea, *Ideología y poder en Tartessos y el mundo ibérico* (1996) ; R. Olmos Romera (éd.), *La sociedad ibérica a través de la imagen* (1992).

(24) F. Quesada Sanz, "Aristócratas a caballo y la existencia de una verdadera "caballería" en la cultura ibérica : dos ámbitos conceptuales diferentes", *Los Iberos, príncipes de Occidente. Actas del Congreso Internacional* (1998), p. 170-171 pour des détails.

(25) M.A. Littauer, J.H. Crouwel, *Wheeled vehicles and ridden animals in the Ancient Near East* (1979), p. 4.

(26) D.H. Gordon, "Swords, rapiers and Horse-riders", *Antiquity* 27 (1953), p. 67-78.

(27) Des unités très réduites peuvent constituer ou ne représenter qu'une partie d'une véritable cavalerie. Par exemple, chacune des dix turmae, composant la cavalerie légionnaire à l'époque de Polybe (6, 25) et ne comptant que trente hommes chacune, représentait une unité de cavalerie, même si leurs missions se limitaient souvent à la reconnaissance et à la remise de messages. Cependant, ces petites unités constituaient une cavalerie dans la mesure où elles avaient une organisation fixe, un armement standardisé, et des missions définies qui exigeaient des déplacements et des combats à cheval.

(28) A. Hyland, *Training the Roman Cavalry from Arrian's Ars Tactics* (1993).

(29) M. Hoang, Genghis Khan (1988). De fait, la tendance de la recherche actuelle est de considérer que même les peuples "à cheval" des steppes combattaient en formation et de façon disciplinée (voir par exemple E.V. Cernenko, *The Scythians, 700-300 BC* [1983], p. 20 et p. 31-32).

(30) Certains auteurs ont défendu la thèse qu'il existait en Grèce des unités de dragons, c'est-à-dire, des troupes entraînées et organisées pour combattre indistinctement à cheval ou à pied (L. J. Worley, *Hippei. The cavalry of Ancient Greece* [1994], p. 26 et p. 35). Mais la plus grande partie des spécialistes croit que les hoplites à cheval (P. A. L. Greenhalgh, *Early Greek warfare. Horsemen and chariots in the Homeric and Archaic Ages* [1973], *passim*) utilisaient seulement leurs montures pour se rendre sur le champ de bataille, mettant pied à terre pour combattre, car le grand bouclier hoplite rendait impossible le combat à cheval (J. K. Anderson, *Ancient Greek horsemanship* [1961], p. 146-147, qui a été peut-être mal interprété par Worley).

(31) J.K. Anderson, *Ancient Greek horsemanship* (1961), p. 128.

(32) J.P. Garrido, E. Orta, *Excavaciones en la necrópolis de La Joya (Huelva) II. (3^a, 4^a y 5^a campañas)* (1978) ; M. Blech, "Elementos de atalaje de Cancho Roano", in S. Celestino (éd.), *Cancho Roano IX. Los Materiales Arqueológicos II. Vol* (2003), p. 159-192 ; F. Quesada Sanz, "Un elemento

de bocado de caballo de tradición Orientalizante en el Museo Arqueológico de Murcia", *Homenaje a E. Ruano, BAEAA* 42 (2002-2003), p. 231-242.

(33) J. Blánquez, "Nuevas consideraciones en torno a la escultura ibérica", *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología de la Universidad Autónoma de Madrid* 19 (1992), p. 121-143.

(34) Concernant le cheval psychopompe de la stèle d' "Ategua" du Bronze Final/Orientalisant, voir M. Bendala, "Notas sobre las estelas decoradas del Suroeste peninsular y los orígenes de Tartessos", *Habis* 8 (1977), p. 177-205 ; au sujet du cheval ailé du kalathos de "Elche de la Sierra", J. Eiroa, "El kalathos de Elche de la Sierra (Albacete)", *Anales de Prehistoria y Arqueología de la Universidad de Murcia* 2 (1986), p. 73-86 ; F. Quesada Sanz, "Il possesso del carro e il significato della sua deposizione nella tomba : culture a confronto", in A. Emiliozzi (éd.), *Carri da guerra e principi etruschi* (1997g), p. 53-59.

(35) I. Negueruela, Los monumentos escultóricos ibéricos del Cerrillo Blanco de Porcuna (Jaén) (1990), Fig. 30. Guerriers nos 4-5.

(36) C'est peut-être le schéma que l'on retrouve dans l'ensemble équestre, grandeur nature, du V^e s. av. J.-C. de "Casas de Juan Núñez" (Albacete), dans lequel l'animal était probablement guidé par un personnage à pied : T. Chapa, *La escultura ibérica zoomorfa* (1985), p. 63.

(37) P.A.L. Greenhalgh, *Early Greek warfare. Horsemen and chariots in the Homeric and Archaic Ages* (1973).

(38) F. Quesada, *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)* (1997), p. 609.

(39) M. Almagro Gorbea, "El área superficial de las poblaciones ibéricas", in *Los asentamientos ibéricos ante la romanización : Coloquio*, 27-28 Febrero 1986, (1987), p. 21-34.

(40) A. Ruiz Rodríguez, "Los iberos y su espacio", *Los Iberos, príncipes de Occidente*, (1997), p. 78-80.

(41) "Cigarralejo" ou "Cabecico del Tesoro" à Murcia, sont de bons exemples de grandes nécropoles avec un nombre significatif de restes de sculptures de chevaux : E. Cuadrado, "Restos monumentales funerarios de El Cigarralejo", *Trabajos de Prehistoria* 41 (1984), p. 251-290.

(42) V. Page, J.M. García Cano, "La escultura en piedra del Cabecico del Tesoro (Verdolay, La Alberca, Murcia)", *Verdolay* 5 (1993), p. 35-60.

(43) M. I. Izquierdo Peraile, "Monumentos funerarios ibéricos : los pilares-estela", *SIP Trabajos Varios* 98 (2000), p. 278.

(44) Malgré le fait que Nicolini (G. Nicolini, "Las figuras ibéricas de bronce", *Los Iberos, príncipes de Occidente* [1997] p. 146-147) considère quelques-uns comme étant du VI^e s. av. J.-C., la presque totalité des chercheurs préfère les dater des IV^e-I^{er} s. av. J.-C.

(45) J. F. Jordan, J.M. García Cano, A. Sánchez Ferra, "Ensayo de interpretación etnoarqueológica de los ex votos de los santuarios ibéricos : manos, gestos rituales y andróginos en la Cultura Ibérica", *Verdolay* 7 (1995), p. 293-314.

(46) F. Quesada, *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)* (1997), p. 611.

(47) Données plus détaillées dans F. Quesada Sanz, "Aristócratas a caballo y la existencia de una verdadera "caballería" en la cultura ibérica : dos ámbitos conceptuales diferentes", *Los Iberos, príncipes de Occidente. Actas del Congreso Internacional* (1998), p. 173-175.

(48) F. Quesada, "Riqueza y jerarquización social en necrópolis ibéricas : los ajuares", *Homenaje a Jose M^o Blázquez II* (1994), p. 447-466.

(49) F. Quesada, *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)*. Monographies Instrumentum 3, Montagnac (1997), p. 643.

(50) F. Quesada, *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)*. Monographies Instrumentum 3, Montagnac.

(51) Une vision contraire, bien qu'elle n'ait pas été développée, est celle de F. Gracia, pour qui le début de la cavalerie ibérique remonterait à la transition entre le V^e et le IV^e s. av. J.-C. (F. Gracia Alonso, *La guerra en la Protohistoria. Héroes, nobles, mercenarios y campesinos* [2003], p. 134). De plus, une partie de l'argumentation faite par l'auteur (vase de Llíria)

concerne la fin du III^e s. av. J.-C., époque pour laquelle on accepte déjà l'apparition de la cavalerie.

(52) J.F. Blanco García, "Iconografía del caballo entre los pueblos prerromanos del centro-norte de Hispania", in F. Quesada, M. Zamora (éds.), *El caballo en la antigua Iberia* (2003), p. 75-123.

(53) On ne peut pas parler de diminution proportionnelle des tombes avec armes jusqu'au début du I^{er} s. av. J.-C. : F. Quesada, "Armas en la sociedad ibérica : diez preguntas fundamentales", *El mundo ibérico : una nueva imagen en los albores del año 2.000* (1995), p. 166 ; F. Quesada, *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)* (1997), p. 651-652.

(54) C. Aranegui (éd.), *Damas y caballeros en la ciudad ibérica. Las cerámicas decoradas de Liria (Valencia)* (1997), p. 61 ; F. Quesada, *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)* (1997), *Appendice VI*, p. 941.

(55) Voir pour les sources littéraires, F. Quesada Sanz, "Aristócratas a caballo y la existencia de una verdadera "caballería" en la cultura ibérica : dos ámbitos conceptuales diferentes", *Los Iberos, príncipes de Occidente. Actas del Congreso Internacional* (1998), p. 176-178 et *appendice I* pour les sources ; voir également, I. Seco Serra, J. de. Villa Polo, "Fuentes literarias antiguas sobre los caballos en Hispania", in F. Quesada, M. Zamora (éds.), *El caballo en la antigua Iberia* (2003), p. 132 ; pour l'iconographie de Liria, F. Quesada Sanz, *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)* (1997), p. 414 et fig. 252.

(56) F. Quesada Sanz, *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)* (1997), p. 956, n° cat. 46 ou d'"Archena", F. Quesada Sanz, *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)* (1997), p. 955, n° cat. 44.

(57) P. A. Manti, "The cavalry sarissa", *Ancient World* 8 (1983), p. 73-80.

(58) A. Arévalo González, "La moneda hispánica del jinete ibérico : estado de la cuestión", in F. Quesada, M. Zamora (éds.), *El caballo en la antigua Iberia* (2003) p. 66 et Fig. 19, monnaie de Hieron II de Syracuse, c. 274-216 a.C. ; A. Domínguez Arranz, "Las acuñaciones ibéricas y celtibéricas de la Hispania Citerior" in C. Alfaro *et alii* (éd), *Historia Monetaria de Hispania Antigua* (1997), p. 170.

(59) M. Almagro Gorbea, "Iconografía numismática hispánica : jinete y cabeza varonil", *La moneda hispánica. Ciudad y Territorio, Anejos AEspA* 14 (1995), p. 58 et spécialement p. 60 ; M. Almagro Gorbea, "La moneda hispánica con jinete y cabeza varonil : ¿tradición indígena o creación romana?", *Zephyrus* 48 (1995b), p. 235-266 ; O. Picard, "Numisma-

tique et iconographie: le cavalier macédonien", *Iconographie Classique et identités regionales. Suppl. XIV* (1986), p. 68. Le prototype des monnaies centre-méditerranéennes se retrouve sans doute dans les monnaies déjà postérieures anonymes anciennes, et plus tard dans celles de Demetrios Poliorcetes (O. Picard, "Numismatique et iconographie : le cavalier macédonien", *Iconographie Classique et identités regionales, Bulletin de Correspondance Hellénique, Suppl. XIV*, [1986], F68).

(60) A. Arévalo González, "La moneda hispánica del jinete ibérico : estado de la cuestión", in F. Quesada, M. Zamora (éds.), *El caballo en la antigua Iberia* (2003), p. 67.

(61) F. Quesada Sanz "Innovaciones de raíz helenística en el armamento y tácticas de los pueblos ibéricos desde el siglo III a.C". M. Bendala, P. Moret, F. Quesada (Eds.) *Formas e imágenes del poder en los siglos II y II a.C. : modelos helenísticos y respuestas indígenas*. Casa de Velazquez, Madrid, Febrero de 2004. Cuadernos de Prehistoria y Arqueología de la Universidad Autónoma de Madrid 28-29 (2002-2003).

(62) I. Seco Serra, J. de. Villa Polo, "Fuentes literarias antiguas sobre los caballos en Hispania", in F. Quesada, M. Zamora (éds.), *El caballo en la antigua Iberia* (2003), p. 125-140 ; F. Quesada Sanz, "Aristócratas a caballo y la existencia de una verdadera "caballería" en la cultura ibérica : dos ámbitos conceptuales diferentes", *Los Iberos, príncipes de Occidente. Actas del Congreso Internacional* (1998), p. 169-183, *Appendice I*.

(63) Nombre peu important en comparaison des 10 000 clients en armes que rassemble l'helvète Orgetorix (Cesar, *Bell. Gal.* 1, 2-4).

(64) F. Quesada Sanz, "La guerra en la comunidades ibéricas (c. 237-c. 195 a.C.) : un modelo interpretativo", in A. Morillo, F. Cadiou, D. Hourcade (éds.), *Defensa y territorio en Hispania...* (2003), p. 101-156.

(65) J.M. Roldán, "Romanos y cartagineses en la Península Ibérica. La Segunda Guerra Púnica", *La Guerra en la Antigüedad* (1997), p. 273 ; F. Quesada Sanz "Innovaciones de raíz helenística en el armamento y tácticas de los pueblos ibéricos desde el siglo III a.C". M. Bendala, P. Moret, F. Quesada (Eds.) *Formas e imágenes del poder en los siglos II y II a.C. : modelos helenísticos y respuestas indígenas*. Casa de Velazquez, Madrid, Febrero de 2004. Cuadernos de Prehistoria y Arqueología de la Universidad Autónoma de Madrid 28-29 (2002-2003) *passim* avec bibliographie.

(66) Toujours point de référence, S. Gsell, "Les armées de Carthage", *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord II* (1920), p. 331-435. Voir aussi, C. González Wagner, "Guerra, ejército y comunidad cívica en Cartago", *Homenaje al Prof. Presedo Velo* (1994), p. 825-835.

(67) Bétique plus que Celtibère, F. Burrillo, *Los Celtiberos. Etnias y estados* (1998), p. 36 et p. 233.

(68) J.M. Roldán, *Los hispanos en el ejército romano de época republicana* (1993), p. 57.

(69) J.M. Roldán, *Los hispanos en el ejército romano de época republicana* (1993), p. 64 et p. 96.